

Géza SZÁSZ

L'utilisation des *Voyages* au tournant des XVIII^e-XIX^e siècles

Le XVIII^e siècle était, avec la première moitié du XIX^e, en France comme en Europe (surtout en Angleterre), la période par excellence des *Voyages*¹ : non seulement par le nombre particulièrement élevé des relations de voyage (3450 titres français ou étrangers racontant le voyage ont paru en un siècle²), mais aussi parce que c'était l'époque où l'on essayait déjà de donner une méthode générale au voyage – et au récit de voyage. Le *Voyage en Hollande* de Diderot (1750)³, les *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* de Jean-Marie Degérando (an VI) ou les *Questions de statistique de Volney* (1795) ont été publiés dans cet esprit et tentaient de donner une méthode et un sens au voyage.

La profusion des titres et les tentatives d'établir une méthode pour voyager et d'écrire le voyage montrent que ce dernier se trouvait vraiment au cœur de l'intérêt général. Selon Marie-Noëlle Bourguet, l'attente du public se faisait également sentir par la diligence que mettaient les voyageurs à rédiger et à publier leur relation. Elle mentionne à ce propos le cas de Bougainville, dont le *Voyage autour du monde* paraissait dès 1771, donc à peine trois ans après son retour.⁴ (Bougainville est parti avec le naturaliste Philibert Commerson pour une expédition scientifique autour du monde en 1766 dont il était de retour en 1769.) Ce phénomène devait correspondre à un goût pour l'exotisme, très fort à la cour du roi.⁵

On attendait donc les relations de voyage et on les lisait certainement. Mais cet intérêt de plus en plus attentif que le public de l'époque portait pour les *Voyages*, était-il seulement motivé par l'« appétit de connaître » et de découvrir ? Le récit de voyage servait-il un autre but que de faire voyager son lecteur dans des

¹ Pour un bref résumé de l'histoire, du rôle et des caractéristiques des *Voyages* (ou les récits de voyage), voir, parmi les publications récentes, Marie-Noëlle BOURGUET, « Voyages et voyageurs », Michel DELON (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, P.U.F., 1997, p. 1092-1095 (dans la suite : *Bourguet*) ou Jean RONDAUT, « Récit de voyage », *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, Encyclopaedia universalis-Albin Michel, 1997, p. 587-598. Sur le lien entre voyage et politique (diplomatie) voir Édouard-Félix GUYON, *Diplomates et voyageurs de Machiavel à Claudel*, Paris, Éditions A. Pedone, 1987 ; sur l'intertexte : Friedrich WOLFZETTEL, *Le discours du voyageur*, Paris, P.U.F., 1996 et Sophie LINON-CHIPON - Véronique MAGRI-MOURGUES - Sarga MOUSSA (éd.), *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité*, Nice, 1998.

² cf. *Bourguet*, p. 1094.

³ C'est dans la première partie du livre que Diderot établit les « règles » du voyage. Voir encore *Bourguet*, *op. cit.*

⁴ *Bourguet*, p. 1095.

⁵ cf. par exemple La Condamine, *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'Équateur*, 1751.

pays et régions lointains ? Certains exemples nous poussent à affirmer que les *Voyages* ont été lus non seulement pour se divertir ou s'enrichir en connaissances, mais que leur lecture servait, et de plus en plus, des volontés et des objectifs politiques.

Notre étude tend à illustrer cette idée par deux exemples. Le premier date de la fin du XVIII^e siècle et le second du début du XIX^e ; ils paraissent encore subir l'influence de la vogue et des méthodes des *Voyages* de la période des Lumières et présentent néanmoins certaines différences qui peuvent être interprétées comme les signes d'une transformation du contexte politique et scientifique de la rédaction des *Voyages*.

Le premier est un texte de Talleyrand, *l'Essai sur les avantages à retirer de colonies nouvelles dans les circonstances présentes* que « le citoyen Talleyrand » a lu à la séance publique de l'Institut⁶ le 15 messidor an 5 (le 3 juillet 1797), donc seulement quelques jours avant sa nomination au ministère des Relations extérieures. (Il sera nommé le 16 juillet 1797 et conservera son portefeuille sans interruption jusqu'en 1807, année où commençaient les divergences entre lui et Napoléon I^{er} sur les questions de politique extérieure.) L'ancien évêque d'Autun et futur ministre des Relations extérieures trace en effet dans son *Essai* la voie à suivre lors des colonisations françaises dans l'avenir. Le texte a été publié dès cette année, à Paris, chez Baudouin.⁷

Après avoir médité sur les nécessités d'une colonisation⁸ et sur les anciens mouvements colonisateurs, des Phéniciens de l'Antiquité aux Anglais du XVIII^e siècle, l'auteur présente les avatars de la colonisation française (il cite notamment la tentative de colonisation échouée en Guyane, en 1764) et conclut qu'il faudrait désormais mieux fonder cette politique et éviter de s'introduire sur des territoires inconnus et inaptes pour la subsistance des Européens.⁹ Mais comment peut-on savoir d'un territoire qu'il est favorable à l'établissement durable des Français ? (Cette question pertinente pouvait être même posée pour justifier – faussement – la perte de nombreux territoires au XVIII^e siècle.) Dans son argumentation, Talleyrand renvoie son auditoire – et ses lecteurs – à considérer ce qu'écrivaient les voyageurs et notamment Bougainville et Fleurieu¹⁰ ! La lecture de leurs œuvres peut donner réponse à la question :

C'est d'ailleurs aux hommes qui ont le plus et le mieux voyagé, à ceux qui ont porté dans leurs recherches cet amour éclairé et infatigable de leur pays ; c'est à notre

⁶ L'Institut national des sciences et arts, dont Talleyrand était membre, a été fondé le 25 octobre 1795. Il sera nommé, à partir de 1806, Institut de France.

⁷ *Mémoires de morale et de politique*, p. 288-301 (dans la suite : *Talleyrand*).

⁸ Selon Talleyrand, la Révolution a rendu beaucoup d'hommes désespérés ou déçus qui pourraient former la masse des nouveaux colons ; et on pourrait ainsi mettre fin aux troubles intérieurs... Voir *Talleyrand*, p. 294.

⁹ *Talleyrand*, p. 295-299.

¹⁰ Pierre Claret, comte de Fleurieu (1738-1810), marin et homme politique français (sous le Directoire !) a établi le plan des opérations navales pour la guerre d'indépendance des États-Unis, puis les instructions pour le voyage de la Pérouse. Il a notamment publié la *Découverte des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*.

*Bougainville, qui a eu la gloire de découvrir ce qu'il a été encore glorieux pour les plus illustres navigateurs de l'Angleterre de parcourir après lui ; c'est à Fleurieu, qui a si parfaitement observé tout ce qu'il a vu, et si bien éclairé du jour d'une savante critique les observations des autres ; c'est à de tels hommes à dire au gouvernement, lorsqu'ils seront interrogés par lui, quels sont les lieux où une terre neuve, un climat facilement salubre, un sol fécond et des rapports marqués par la nature, appellent notre industrie et nous promettent de riches avantages pour le jour du moins où nous saurons n'y porter que des lumières et du travail.*¹¹

Ainsi, d'après cet exposé, le voyageur et son *Voyage*, interrogés (c'est-à-dire *lus*), pourront orienter la politique du gouvernement¹², du moins dans certains domaines, tel la colonisation qui était d'ailleurs positive pour la Révolution puisqu'en 1794, la Convention avait aboli l'esclavage.

Selon nous, Talleyrand offre ici un usage éminemment politique des relations de voyage (leur lecture peut aider les hommes politiques dans les décisions en matière de politique extérieure) et rend par conséquent évident l'utilité des *Voyages* aux yeux d'une partie du public (ceux que nous pouvons appeler « hommes politiques »). Dans les années qui suivent, la politique européenne de Napoléon I^{er} a eu beau reléguer au second plan l'idée coloniale (en 1803, il a même vendu la Louisiane aux États-Unis pour financer ses campagnes d'Europe), l'expansion reprise dès 1830¹³ et, plus tard, à partir de 1881¹⁴, paraît observer les principes formulés par l'*Essai* de Talleyrand, même si le prétexte officiel était, surtout dans le dernier cas, de « civiliser » les peuples.

Le deuxième texte que nous tendons à étudier date, comme nous l'avons mentionné plus haut, du début du XIX^e siècle. Il s'agit de l'œuvre de Pierre-Marcel-Toussaint de Serres, *Voyage en Autriche ou essai statistique et géographique sur cet empire*, publiée en 1814 chez l'éditeur parisien Arthus Bertrand, mais dont les « observations [ont été] recueillies dans la campagne d'Autriche » de 1809 jusqu'à la fin de 1810.¹⁵ Ce livre en quatre volumes s'insère dans un mouvement qui avait commencé au XIX^e siècle et qui a duré plusieurs décennies et dont les résultats attestaient de la transformation de la composition – et, par conséquent des velléités et des attentes – du public des *Voyages*. (Cette transformation a aussi exercé une influence profonde sur le contenu et la structure des *Voyages*.) Comment s'opère cette transformation ?

Dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, une nouvelle vogue exploratrice a débuté : outre les expéditions transatlantiques ou dirigées vers l'Asie, les Européens se mettent à découvrir et à décrire les régions mal connues du

¹¹ Talleyrand, p. 300.

¹² Nous devons ici répéter que, moins de quinze jours après la lecture publique de l'*Essai*, Talleyrand faisait déjà partie du gouvernement du Directoire.

¹³ Occupation définitive de l'Algérie (jusqu'alors – officiellement – sous domination ottomane) par les troupes de Charles X.

¹⁴ Occupation du Congo, de la Tunisie, de la Côte-d'Ivoire, du Dahomey, de Madagascar et de l'Indochine.

¹⁵ Pierre-Marcel-Toussaint de SERRES, *Voyage en Autriche ou essai statistique et géographique sur cet empire*, Paris, A. Bertrand, 1814 (dans la suite : Serres), t. 1, p. VII-LXVIII

continent, la Sicile, les Pyrénées, l'Auvergne... On a voulu mieux connaître le pays qu'on habitait et qu'on gouvernait ; pour satisfaire ces besoins, les gouvernements du Directoire (1795-1799) et du Consulat (1799-1804) ont lancé une enquête statistique dans tous les départements de France.¹⁶ Ce mouvement ne s'interrompait pas sous l'Empire de Napoléon I^{er} ; bien au contraire, il paraît s'élargir sur les pays occupés par l'armée napoléonienne comme en témoigne le *Voyage en Espagne* du comte Alexandre Louis Joseph Laborde, dont le concours est remercié même par Marcel de Serres.

L'œuvre de Marcel de Serres s'inscrit, d'après nous, dans ce mouvement motivé par la « fièvre exploratrice » des gouvernements révolutionnaires et impériaux. L'auteur avoue d'ailleurs dès la *Préface* que son but était de « donner des renseignements statistiques aux administrateurs français d'Autriche ». ¹⁷ (Une partie de l'Autriche – notamment la côte adriatique – devait passer en effet, en vertu de la Paix de Schönbrunn négociée par le jeune Metternich, sous administration française.¹⁸) Afin de mieux remplir cette tâche, il s'installe à Vienne, capitale de l'Autriche et utilise tous les moyens de renseignement ; il « consulte ceux qui étudièrent déjà le pays », se procure des notes, rencontre personnellement des savants et des érudits allemands et autrichiens (il remercie par ex. MM. de Liechtern pour la statistique de l'Autriche, Otto pour la révision du texte écrit sur l'histoire de l'empire, Gebhard pour la Styrie, Triesnecker pour l'astronomie et la température...)¹⁹.

Contrairement à plusieurs auteurs des *Voyages*, Marcel de Serres reconnaît qu'il a emprunté plusieurs passages à des voyageurs précédents (mais il ne signale pas de quels passages il s'agit) ; n'ayant pas voulu rédiger une œuvre originale, cela ne constitue pas pour lui une question de prestige. Comme il exprime sa « reconnaissance aux membres du gouvernement de l'Autriche » et avoue d'avoir « reçu les renseignements les plus essentiels des provinces occupées par l'armée française », nous sommes portés à croire qu'il pouvait utiliser à son profit la contribution effective des hommes le plus hautement placés.

Le résultat : un intstantané – à tendance exhaustive – de l'Empire d'Autriche et des pays qui la composent, complété d'une présentation historique. Tout est prêt pour le « futur administrateur » qui devrait gouverner un pays ou des régions dont

¹⁶ Bourguet p. 1094. Pour le résumé des autres mesures de réforme des gouvernements du Directoire et du Consulat, voir Albert Soboul, *Le Directoire et le Consulat*, Paris, P.U.F. (« Que sais-je ? »), 1967, notamment p. 57-61, 93-95 et 108-111 ; Jean-Jacques Chevallier, *Histoire des institutions et des régimes politiques de la France de 1789 à nos jours*, Paris, Dalloz, 1981, p. 117-122.

¹⁷ Serres, t. 1, p. I-VI.

¹⁸ La paix de Schönbrunn mettait fin à la guerre opposant l'Autriche à la France, déclarée le 9 avril 1809. La victoire remportée à Wagram (les 5-6 juillet 1809) permettait à la France (alliée, cette fois, à la Russie) de dicter les conditions de la paix et d'obtenir des concessions territoriales de la part de l'Autriche. (La côte adriatique, désormais appelée *Illyrie française*, passait sous administration française et la Russie a également reçu un territoire à l'Est.) Le texte de la paix a été publié en français et en hongrois à Pest en 1809. Réédition hongroise : *A schönbrunni béke* (La paix de Schönbrunn), publiée par Erzsébet Szász, Szeged, 1992. A notre connaissance, le texte de la paix n'a pas été réédité en français.

¹⁹ Serres, t. 1, p. II-V

la connaissance préalable (et, par conséquent, le gouvernement adapté aux conditions et aux mœurs) est, grâce à ce livre, désormais possible.

Ces traits nous portent à affirmer une transformation : le texte de Marcel de Serres n'est pas destiné, du moins dans un premier temps, au « grand public » ; il paraît en plus commandé par l'administration même. (Rappelons qu'il voulait d'abord « donner des renseignements statistiques aux administrateurs d'Autriche ».) La classe politique devient donc, de public-lecteur, public-client qui commande le *Voyage* pour satisfaire ses besoins spécifiques. Par conséquent (malgré le sens suggéré par le titre des ouvrages), on ne peut plus parler de « littérature » ou de « récit de voyage », mais plutôt de rapports ou de comptes rendus statistiques.

La structure du livre reflète également les goûts – et les attentes – de l'administration. Il débute par des « Considérations générales sur l'étendue, l'aspect physique, les productions naturelles et la population » de l'empire d'Autriche²⁰, continue par des « Considérations générales sur le gouvernement, l'industrie et le commerce »²¹. La dernière partie se constitue de la « Statistique particulière des diverses provinces de l'Autriche »²² et, en présentant une province²³, il traite dans les différents chapitres de « l'étendue territoriale et de la population », de « l'aspect du pays », « des production minérales », « du gouvernement et de l'industrie » et, finalement, « des divisions territoriales » (les comitats dans le cas de la Hongrie et de la Transylvanie²⁴).

Il en est du même pour le ton : malgré une sympathie ouverte pour les Allemands, le style de Marcel de Serres est plutôt sec, rigoureux, sans véritable emphase ; il préfigure déjà l'essai scientifique ou technique.

L'édition de 1814 sera en plus accompagnée de tableaux soigneusement préparés (entre autres une « Carte physique de l'Empire d'Autriche » dessinée par « l'ingénieur Lartigue » ou un « Tableau comparatif de l'Étendue Territoriale, de la Population réelle et de la Richesse de Population de l'Empire d'Autriche ainsi que des différentes Provinces dont il est composé », rédigée par l'auteur même)²⁵ ; il est probable qu'ils aient été prévus dès 1809 (mais, peut-être, pour un usage relativement restreint).

Dans son livre, Marcel de Serres étudie et affiche donc tout ce que les circonstances lui rendaient possible : la composition géologique du sol, les mesures de longueur, la religion... ou la position géographique des villes hongroises

²⁰ Serres, t. 1, p. 1-171.

²¹ Serres, t. 1, p. 172-522.

²² Serres, tomes 2, 3 et 4. (« Archiduché d'Autriche » : t. 2, p. 1-286 ; « Autriche intérieure et Duché de Styrie » : t. 2, p. 287-385 ; « Duché de Carinthie » : t. 2, p. 386-427 ; « Silésie autrichienne » : t. 2, p. 428-467 ; « Marggraviat de Moravie » : t. 2, p. 468-532 ; « Royaume de Bohême » : t. 3, p. 1-131 ; « Royaume de Galicie » : t. 3, p. 132-214 ; « Bukowine » : t. 3, p. 215-239 ; « Royaume de Hongrie » : t. 3, p. 240-464 ; « Royaume d'Esclavonie » : t. 4, p. 1-36 ; « Royaume de Croatie » : t. 4, p. 37-63 ; « Principauté de Transylvanie » : t. 4, p. 64-163 ; « Frontières militaires » : t. 4, p. 164-378.)

²³ Nous citons ici l'exemple du Royaume de Hongrie.

²⁴ Sur les comitats hongrois, voir Serres, t. 3, p. 409-464 ; transylvains : Serres, t. 4, p. 151-163.

²⁵ Serres, t. 4, p. 381 et suivantes.

(latitude et longitude). Son objectif est sans doute d'offrir une image complète de l'Autriche et des pays qui composent cet empire.

L'idée selon laquelle il destinait d'abord son œuvre à l'administration impériale peut être appuyé par l'intérêt que porte l'auteur aux « *frontières militaires* » dans le domaine desquelles il paraît particulièrement bien renseigné. (Selon le système des frontières militaires, système de défense hérité des siècles de guerres turques, dans les régions méridionales de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Croatie et de la Slavonie, la population de certains districts assumait des devoirs de protection des frontières de l'empire contre les Turcs.) Ce trait ne devait pas être nouveau : les récits de voyage avaient déjà été utilisés à des fins non seulement politiques, mais aussi militaires (renseignement).

Les deux exemples cités (dont le premier provient d'un lecteur de *Voyages* tandis que l'autre d'un auteur) sont liés, selon nous, par un caractère commun ; c'est la présence de la volonté politique (d'ailleurs jamais absente de la littérature de voyage qui était, en quelque sorte, la première « littérature engagée »). Mais tandis que chez Talleyrand, Bougainville est un homme qui « *a voyagé* » et dont le livre « *sera interrogé par le gouvernement* », si ce dernier le veut et quand il veut, l'œuvre de Marcel de Serres a dû être déjà directement commandé par le pouvoir politique. Ainsi, l'homme politique-lecteur puisant dans les *Voyages* existants pour s'impressionner et pour appuyer ses idées ou volontés se transforme en public client-qui-passe-la-commande afin de mieux s'informer de la tâche (administrative) qui l'attend. Cette transformation, dont nous n'avons pu donner qu'une image partielle et qui constitue à nos yeux (notamment parce qu'elle a contribué à la perte du sens originel du genre *Voyage*) une des étapes décisives de l'histoire des *Voyages* de la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles, n'aurait pas été possible sans la conception et la mise en pratique des méthodes du « voyage philosophique et politique » cher au siècle des Lumières (même si les « considérations politiques » n'existaient souvent que sous forme allégorique), sans le développement de la science de la statistique, ni sans cette « vogue exploratrice » de la fin du XVIII^e siècle envahissant jusqu'aux gouvernements.